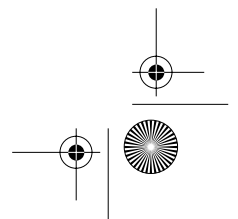
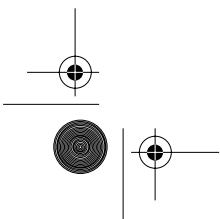


Préface

Lazare et Bartleby

On sait que Hegel tenait les avant-dires des préfaces philosophiques pour *impossibles*, puisqu'ils précèdent toute auto-présentation interne du concept. Impossibles, mais néanmoins *requis* par la temporalité extra-philosophique de l'écartement du concept et de l'existence, de la forme et du contenu, du signifiant et du signifié. Je ne sais pas si Joseph Cohen se remémore ce propos et sa tenue d'impossibilité – puisque Hegel sacrifia bel et bien à l'écriture de préfaces – lorsqu'il en appelle, à l'extrême bord du livre, en sa toute fin, à « un lecteur » tout aussi impossible que les préfaces et les préfaciers, un lecteur « hétéro-tautologique », au plus près et au plus loin de Hegel, prêt à le sacrifier, non point dans ce qu'il aurait de sacrificable (mais quoi ? rien, justement ! – et l'on commence à savoir que le sacrifice du sacrificable ne sacrifie rien du *tout*), mais comme le penseur le plus insacrifiable de tous les penseurs, le plus fiable en sa façon et je dirais, si j'osais, le plus *scarifiable*. Les lecteurs de Hegel auront toujours été ses scarificateurs plus ou moins inspirés – toute la question est de savoir quels points du cercle sont entaillés, quelles cicatrices sont escomptées. Placé à la sortie de ce livre en position d'extériorité incalculable, cet improbable lecteur, ce semblable et ce frère « hypocrite » de l'auteur, aurait à être si expert en « monstre délicat » qu'il pourrait infliger à l'écriture de Hegel, à sa peau spéculative, toutes sortes d'inscriptions, d'incisions et de marques propices au sacrifice extrême. Lire dans Hegel *autre chose* que ce qu'écrit Hegel, c'est en passer par *son* sacrifice, le sacrifice du





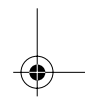
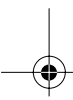
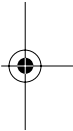
Le Sacrifice de Hegel

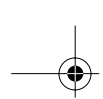
même ou de l'absolument insacrifiable, c'est effectuer un geste où la scarification des concepts, des édifices systématiques, des lieux dialectiques, est la condition de possibilité du sacrifice et aussi, peut-être, de son incondition, de son impossibilité, de l'urgence que la question soit renommée.

C'est cette amplitude et ce spectre, du rien au tout, du tout au rien, qui régissent le livre de Joseph Cohen, son mouvement et ses analyses. Il faut donc partir d'une lecture, d'un inévitable constat de lecture, de la lecture d'« un lecteur ».

L'incontestable supériorité spirituelle de la révélation chrétienne sur les religions de l'art ou de la nature, aux yeux exercés de Hegel, c'est qu'elle sait et fait *dire* tout ce que son concept *veut* dire, à la condition expresse – et qui tombe *sous le sens* – que ledit concept soit révélé à la révélation. Tel est le constat qui nommerait, articulerait et programmerait la tâche même de la philosophie, sa plus haute ambition, son insigne exhaussement : la manifestation sensible dépassée dans la religion révélée de l'esprit, elle-même dépassée dans le concept. D'une Grèce l'autre, d'Athènes à Berlin, *via* le christianisme, c'est tout le spéculatif qui par là se signifie à lui-même sa matrice et son mouvement.

Tout ce que son concept veut dire, c'est-à-dire *tout*, diction et réflexion infinies du tout, explicitation du tout par la philosophie et par où elle s'auto-explicite en totalité. La pure pensée de l'intériorité divine sort de soi-même, de son en-soi circulaire, elle traverse tous ses autres rencontrés dans le déchirement, elle finit par se retrouver au terme d'un décryptage intégral de soi *et* d'une réappropriation absolue de soi-même, d'une mise à nu et d'une plénitude. Cette grandiose opération hégélienne qui, en Dieu et par Dieu, ne laisse plus rien de caché, passe évidemment – c'est sa profondeur singulière et si troublante – par l'expérience extrêmement vive de la perte. Si plus rien de caché ne subsiste ni ne demeure, c'est parce que rien n'est indigne d'être sacrifié pour le dévoilement et l'accomplissement en intégralité, pour l'incarnation sans reste de l'esprit, *restitutio in integrum*. Cette auto-signification de la révélation révélerait, au fond, une co-appartenance foncière de la dialectique et du christique, du spéculatif et du salvifique, dont la logique du sacrifice offrirait la clé, la ligne de plus haute intelligibilité. La logique sacrificielle dirait ainsi la vérité





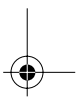
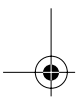
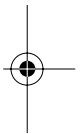
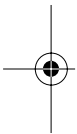
Lazare et Bartleby

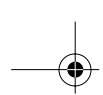
d'une logique plus vaste, celle de la synthèse saturante du vrai, celle de tout l'idéalisme, de tout idéalisme, elle en serait comme la prémonition intense et incomplète.

Le sacrifice selon Hegel nomme en effet la parfaite circularité de la totalisation du tout en la représentant comme la traversée odysseenne de tous les cercles imparfaits qui la contredisent. Une patience est ici requise, nécessairement, impérieusement, injonctivement – c'est son paradoxe. La diction de cette patience du spéculatif est donc la patiente énonciation de ses vocables : le commencement, la négation, l'expérience, le mouvement, la conscience de ce mouvement. La prédiction aussi d'une autre diction que celle de la représentation : la dialectique, la relève, le devenir-esprit, le savoir absolu. Le sacrifice ferait ainsi le tour spéculatif de Hegel, sa façon et son cercle, de *tout* Hegel en effet. C'est à l'investigation de ce cercle sacrificiel que se voue le travail de Joseph Cohen, naufragé volontaire de son immensité océanique et close, à même ses innombrables découpes concentriques, dans le tournis de son mouvement insacrifiable.

Si le christianisme détient le privilège qu'on a dit aux yeux de Hegel, c'est en vertu de sa puissance spéculative particulière. Il aura en effet fourni de quelque manière à la philosophie sa matrice, une bonne part de sa langue, quelques-unes de ses figures centrales et, surtout, pour Hegel en tout cas, la présentation d'un procès, l'élucidation d'une conversion, le passage infini ou l'auto-conversion du Père en Fils, de l'abstrait séparé en concret incarné, l'appropriation de l'un à l'autre par la vertu du tiers opérateur qu'est l'esprit. Je voudrais remarquer « en passant » que cette absolue circulation sacrificielle, Dieu-Homme-Dieu et Homme-Dieu-Homme, me paraît avoir été réinventée, de façon quelque peu « sordide-judaïque », dans les analyses marxiennes de la circulation des marchandises. La conversion et le sacrifice s'y déploient selon l'étonnante figure d'une analytique des formes dans les transmutations de l'argent en marchandise et de la marchandise en argent. Quelque chose, par Marx, ne se dirait-il pas de la vérité du sacrifice hégélien comme *métamorphose* ?

Métamorphose de l'être et du sens : c'est en effet de ce flux que le sacrifice hégélien, à coup sûr, tient sa fonction dynamique et stratégique. En s'auto-mouvant, l'esprit se présente et se déploie



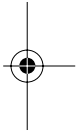
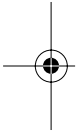


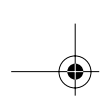
Le Sacrifice de Hegel

comme structure générale d'organicité qui réapproprie toujours déjà ce qu'elle perd, sans reste et sans ruine, dans la forme d'un auto-sacrifice continu qui contraint sans cesse à l'intériorisation de la liberté infinie. Le christianisme, c'est-à-dire le sacrifice du Christ, s'explicité dialectiquement comme l'endurance et le rachat métamorphiques de tout ce qui se tient entre révélation et altérité, entre fini et infini, nature et esprit, entre le Père et le Fils. Il se tient dans l'épreuve d'une nomination spéculative de la réconciliation, ce qui le voue tout à la fois à son destin de « positivité » et à sa relève dans le savoir absolu, selon la double nécessité de la dégradation et de l'assomption, de l'abaissement et du redressement.

De l'appropriation originaire de l'être et du sens à leur ultime réappropriation, *il faut* donc en passer par la désappropriation la plus radicale et la plus funeste : différence, contradiction, destruction, mort. Toute expérience, car c'est de cela qu'il s'agit, serait ainsi expérience métamorphique de la vie comme épreuve de la mort et de la mort convertie en être. Bataille discernait dans ce nœud « le problème de Hegel » et, sur ce point capital, il ne se trompait guère. Pour que la vie soit la vie, pour que la mort soit la mort, pour que l'être soit l'être et le néant le néant, *il faut* qu'ils ne le soient point. Ce travail du négatif, du n'être-pas-ce-qui-est, emporte *tout* (ou *presque* tout). « X n'est pas X », voilà la formule par quoi le sacrifice sacrifie tout en étant sacrifié. X sacrifie son identité en s'altérant et en s'altérant il se révèle à son identité devenue. Il meurt à soi et redevient soi. Il va, il vit, il tombe et il devient, il se relève. Le négatif mortifie pour mieux vivifier. C'est ce que l'on pourrait appeler, puisque le sacrifice opère la purification de toute contingence, le *lazarisme* de la relève, qui pourrait bien être le synonyme de la patience, mais d'une patience du miracle nécessaire : lève-toi et marche, relève-toi, et le mort ressuscitera dans le vif d'une nouvelle positivité.

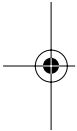
Tout le problème, c'est alors « l'arrivée-au-lieu », comme dit Joseph Cohen. Comment penser cette arrivée, ce lieu, ce but, dans le « troisième cercle de la révélation » ? L'auto-signifiante de la révélation une fois accomplie en et pour soi-même, que reste-t-il à penser quand bien même la pensée reviendrait à se mouvoir dans la vie de l'absolu et l'incarnation de l'esprit ? Comment penser encore dans la totalité réconciliée de l'être et du sens, sinon au





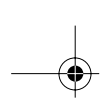
Lazare et Bartleby

prix d'une mimétique du réel ou d'un faux mouvement du *Begriff* à la *Wirklichkeit* ? Et si la relève ne marchait pas ? Si la négativité *préférerait ne pas* faire droit à l'engendrement du rationnel positif ? Si elle s'entêtait infiniment ? Impossible, rétorque l'esprit. Et, en effet, Hegel ne prévient-il pas toute pensée de l'impossible en la circonscrivant dans un cercle qui la possibilise par la négativité, en la contraignant à la traversée de la représentation, à marche forcée, pour mieux la relever précisément ? Et avec quelle vigueur puisque, ainsi, l'impossible se trouve reconduit à une impossibilité miraculeusement « possible », à une impossibilité que le possible se réappropriera toujours comme *son* impossible, à même le fonctionnement spéculatif de la systématisme, pour se signifier, s'articuler et se thématiser – dans la forme instable et apéritive de la préface, par exemple. Au fond, l'impossible « impossible », l'impossible temporel par quoi s'ouvre le savoir absolu, est pour Hegel impossible, il échappe au « X n'est pas X ». Tout le suggère et l'affirme, l'effectuation du concept autant que l'expérience du sacrifice christique, le mouvement et l'endurance de la dialectique sacrificielle, l'infinie réconciliation de soi avec soi. Extrême scarification du dedans du concept depuis le tranchant du dehors, un impossible qui signifierait en revanche une extériorité défaisant toute conjonction du sens et de l'être – le judaïsme peut-être, le Juif même, leur destin, comme l'a montré Joseph Cohen dans un ouvrage précédent – ne se dira que par l'embarras d'un négatif qui jamais ne se nierait, d'une mort d'ex-nation sans défaite ni relève, comme celle du scribe de Melville, d'un sacrifice sans médiation ni signifiante, effectif ou empêché, consommé ou substitué, sans lazarusisme, sans dialectique. Un X qui ne serait rien d'autre que X. Mais alors, et si cela était seulement possible, n'en serait-ce point fini de la philosophie ?



Gérard Bensussan





La diction du spéculatif

Dire. Il faudrait, d'abord et avant tout, ouvrir une parenthèse autour de ce mot. Car ce qu'il s'agit de penser avec Hegel, c'est bien *autour du dire* qu'il nous faudra le penser. Mais qu'est-ce que penser « autour du dire » ? Et depuis quel lieu penser ce que dit le dire en se disant spéculativement ?

En vérité, le *dire spéculatif* se serait déjà pensé avant que nous arrivions à le penser. Telle est l'ampleur du *cercle* spéculatif hégélien¹. Si le dire est ce qu'il est et signifie ce qu'il signifie, c'est parce qu'il ne retourne à rien d'autre qu'à soi-même. Le dire est lui-même l'explicitation et l'exposition entière de son propre *Soi-même* ; il est la diction de tout et du tout, avant tout et après tout, le verbe du Soi-même spéculatif. Ainsi, le dire tourne toujours autour de soi-même et n'est que le retour auprès de soi-même. Mais comme ce tour autour de soi-même et ce retour

1. Hegel marquera dans la dernière partie de la *Science de la logique* l'infinité circulaire et le redoublement dialectique perpétuel de la diction spéculative : « En vertu de la nature de la méthode qui a été mise en évidence, la Science se présente comme un *cercle* entrelacé dans soi, dans le commencement duquel, le fondement simple, la médiation entrelace en retour le terme ; du même coup ce cercle est un *cercle de cercles* ; car chaque membre singulier, comme quelque chose d'animé par la méthode, est la réflexion-dans-soi qui, en tant qu'elle retourne dans le commencement, est en même temps le commencement d'un chaînon nouveau. Les fragments de cette chaîne sont les sciences particulières, dont chacune a un *avant* et un *après* – ou pour parler plus exactement *a* seulement l'*avant* et dans son syllogisme même *montre* son *après*. » Georg W. F. Hegel, *Science de la logique. La logique subjective ou doctrine du concept*, tr. fr. P.-J. Labarrière et G. Jarczyk, Paris, Aubier Montaigne, 1981, p. 390-391.

